J'ai toujours été sensible à l'irruption dans le cours de ma vie de ce que les Romains, dans leur mythologie, nomment les Parques : Nona, Decima et Morta, ces trois sœurs divines et infatigables filandières qui président aux destinées des mortels en déroulant et coupant le fil de chaque vie. Nourri et porté par le sens profond de cette image latine, j'ai toujours eu le souci de rebondir sur les occasions, aussi négatives soient-elles, pour me fortifier en expérience et en sagesse. Comme nous le rappelle Graf Durkheim, « tout ce qui ne tue pas nous fait grandir. »

C'est ce que j'ai essayé de faire suite à l'épisode un peu farfelu que je vais vous raconter, qui met en scène le combat entre deux « écoles » respiratoires et qui servira ma quête de chanteur en m'obligeant à me positionner et ne pas céder à la facilité – celle de prendre parti pour l'une ou l'autre des coteries en jeu – pour mieux dépasser les oppositions et finalement trouver une synthèse au service d'une vraie clarté pédagogique.

Après avoir réussi les épreuves du bac et grâce à cette liberté nouvellement acquise, le désir de chanter dans un chœur revient me chatouiller. Mon expérience enfantine dans la manécanterie, parallèlement à mon apprentissage du piano et de l'orgue, n'a cessé de faire grandir en moi une forte motivation. Dans les jours qui suivent mes brillants résultats du bac, mes parents, pour me récompenser, font l'effort de m'acheter un piano neuf. La vieille « guimbarde » sur laquelle j'avais fait mes gammes pendant toutes ces années de formation venait de rendre l'âme et il fallait à tout prix un instrument digne de ce nom pour continuer mon parcours musical puisque j'avais décidé pour la rentrée de septembre d'intégrer la classe de chant et d'opéra au Conservatoire.

Julien, l'accordeur envoyé par le magasin de piano pour resserrer les derniers boulons, avoue qu'il est accordeur pour combler ses

fins de mois difficiles mais qu'il est avant tout chef de chœur d'un ensemble vocal semi-professionnel spécialisé dans la musique sacrée.

– Avec l'expérience que vous avez, me dit-il, vous devriez venir chanter avec nous. Nous manquons de voix masculines dans le chœur.

Flatté et séduit par l'idée, il ne me faut pas longtemps pour me décider. Sans le savoir, je mets le doigt dans un engrenage de rencontres qui va jouer un rôle important dans mon futur professionnel. Avec le recul, je me dis que d'une façon ou d'une autre, la vie aurait trouvé le moyen de me ramener au chant mais ce jour-là, je n'avais envie que de retrouver cette jouissance intense et absolue que j'avais connue, enfant, dans la nef de la cathédrale, cette jouissance de partager et de faire résonner sa voix avec celles des autres autour de soi.

– Dans le chœur ou dans le cœur ? plaisantai-je avec Julien. La similitude du son dans les deux expressions m'a toujours paru être un signe. Un appel à mieux vivre la dimension du cœur en chantant dans un chœur !

Julien sourit sans rien dire et me tend un tract sur lequel est notée l'adresse du rendez-vous pour les répétitions.

Une mue prolongée d'adolescent me fixe de suite une place de choriste encore incertaine au sein de l'ensemble vocal : je suis tantôt au pupitre masculin des ténors, tantôt au pupitre féminin des altos. Ce qui n'est pas pour me déplaire car cela me permet de découvrir – pour ainsi dire de l'intérieur – la réalité des différents types de voix.

La soliste attirée, Alicia, une petite femme d'origine espagnole, mais imposante par la prestance de sa voix, brillante et tranchante comme son caractère, mène de main de maître sa famille, sa carrière et ses collègues chanteuses du pupitre soprano. Même Julien, plus jeune qu'elle d'une dizaine d'années, a de la difficulté à s'imposer dans sa fonction de chef de chœur.

Fraîchement élève dans la classe de chant du Conservatoire, je suis curieux de tout, avide de savoir et de comprendre les mystères de la voix. Moi qui – aux dires de mes nouveaux professeurs – suis pré-

destiné à une carrière lyrique, je suis fasciné par les voix puissantes et aiguës. Du coup, pendant les répétitions, les performances vocales d'Alicia qui monte dans l'aigu comme une flèche de métal tranchante et incisive m'impressionnent, car je reste persuadé que mes capacités vocales restent bien loin derrière les siennes.

Parmi les membres de la chorale, appartenant au pupitre des soprani, une autre chanteuse attire mon attention : Monette. Sa prestance, sa jeunesse d'esprit, son amabilité et sa sensibilité musicale lui confèrent une aura particulière. Je découvre qu'elle continue de prendre des cours de chant pour développer sa voix et nous avons très vite de longues discussions sur la technique vocale. Les enseignements du Conservatoire ne répondant pas à toutes mes questions, je trouve en Monette une interlocutrice passionnée dans ma quête artistique.

Quelques mois plus tard, Julien décide de monter le « Gloria » de Vivaldi. Il faut donc trouver une deuxième soliste soprano pour chanter les duos. Monette, qui chante déjà lors de récitals privés organisés dans les salons mondains de la ville par son médecin de mari, est pressentie par Julien.

Alicia entérine généreusement la situation, allant jusqu'à inviter Monette chez elle pour étudier la partition. Tout semble se passer dans une sympathique harmonie jusqu'au jour où Alicia découvre que Monette respire avec le ventre ! Du haut de son statut d'aînée et de « première » soliste, Alicia explique – aimablement mais d'un ton sans réplique – comment on doit respirer : par les côtes bien sûr ! Monette, polie, fait comprendre qu'il n'est pas question qu'elle cesse son mouvement du ventre. Alicia, stupéfaite qu'on ne tienne point compte de son avis, cite alors le célèbre professeur de chant espagnol qu'elle avait eu dans sa jeunesse. Monette, excédée de son insistance, répond d'une voix égale que son professeur à elle, vieille demoiselle anciennement maîtresse d'un baryton qui a eu son heure de gloire à l'Opéra de Bordeaux, reste ferme sur le sujet : on respire par le ventre pour chanter ! Chacune restant sur ses positions, Monette prend congé d'Alicia qui la salue froidement.

La discorde entre les deux femmes fait rapidement le tour de la chorale et bientôt, deux clans se forment : ceux qui respirent par le ventre – qu’Alicia appelle les « ventriloques » – et ceux qui respirent par les côtes – que Monette qualifie de « poitrinaires ». Julien fait son possible pour ignorer les dissensions entre les deux clans mais les discussions vont bon train pendant les répétitions du « Gloria » et il arrive que plus d’un choriste prenne à parti son voisin de chorale :

– Et toi, tu respires comment ? Par en haut ou par en bas ?

Par ailleurs, je suis devenu étudiant en faculté de médecine et nous avons des cours sur la physiologie de la respiration. Armé de ces précisions anatomiques, je cherche d’autant plus à comprendre et ce que j’apprends me porte vers Monette qui, semble-t-il, réalise dans son chant les mécanismes décrits par nos professeurs : les muscles transverses en se contractant refoulent vers le haut les viscères qui, à leur tour, repoussent et relèvent le plancher diaphragmatique qui, à son tour, provoque la compression aérienne dans les poumons susceptibles de mettre en vibration les cordes vocales !

J’essaye de mettre mon grain de sel « universitaire » dans les joutes verbales qui enflamment les pauses entre chaque répétition du « Gloria » mais en vain ! Les « ventriloques » et les « poitrinaires » campent sur leurs positions sans parvenir à trouver un accord. Au milieu de cette mêlée confuse, Julien garde le cap en dirigeant l’œuvre de Vivaldi avec force gestes métronomiques du haut de son perchoir.

Ce que mon oreille entend me porte naturellement vers Alicia, notre soprano espagnole. Quand Monette chante, la voix ne monte pas aussi facilement dans l’aigu. Le timbre est plus rond, plus chaleureux, plus feutré. Question voix, je trouve cela subtil mais je dois reconnaître, moins spectaculaire en terme d’impact sur le public.

Personne ne semble pouvoir apaiser mes interrogations autrement qu’en prenant parti pour ou contre. Je sens confusément que la vérité est ailleurs. Cette dispute à la Clochemerle dure jusqu’au printemps, période à laquelle débutent nos concerts publics. C’est alors qu’un

événement apporte un éclairage nouveau à mes réflexions.

Le service culturel de la mairie organise au mois de mai un festival musical dont le retentissement dépasse les limites de la région. Comme chaque année, la chorale a l'insigne honneur d'y participer. Julien inscrit donc au programme le «Gloria» de Vivaldi. Dès que la nouvelle est officielle, les répétitions, de tendues qu'elles étaient, deviennent électriques ! Chacun fait de son mieux pour être à la hauteur des exigences de l'œuvre et même Annie, l'accompagnatrice, se met à faire preuve d'une maestria pianistique inattendue !

Quant à Alicia, elle est partagée entre le plaisir de briller à cette manifestation prestigieuse et l'ennui de devoir partager la vedette avec la «ventriloque» ! À chaque séance de travail, elle donne de la voix sans se ménager, attentive à ne pas montrer de défaillance quelconque à tous ceux, parmi les choristes qui prennent ouvertement parti contre les «poitrinaires». Monette reste égale à elle-même. Juste inquiète à l'idée de se produire pour la première fois devant un public aussi nombreux. En effet, notre programme va être présenté dans une nouvelle salle de concert située sur les quais, d'anciens entrepôts rénovés dont la capacité d'accueil approche le millier de personnes. Pour Monette, qui n'a jamais chanté devant plus d'une trentaine de personnes, le défi est bien réel. La vieille demoiselle qui lui enseigne le chant la rassure en lui rappelant «qu'une voix bien émise passe toujours» !

– Oui, mais je sens le trac qui monte comme une boule dans la gorge ! Avec tous ces regards fixés sur moi quand je chante pendant les répétitions, c'est dur, répond-elle.

– Chante avec ton cœur, le reste se calera tout seul, répète tranquillement la vieille dame.

Et moi, face à ce duel involontaire qui se joue entre les deux chanteuses, je continue de compulsiver frénétiquement tous les ouvrages sur le chant qui me tombent entre les mains, ce qui ne fait qu'ajouter de la confusion à mes réflexions !

Le jour tant attendu arrive enfin. Pour nous habituer à l'acous-

tique du lieu, la semaine précédant le concert, Julien organise une répétition dans la salle. Malheureusement, ce jour-là, j'ai un examen universitaire à la faculté de médecine qui dure plus de temps que prévu et j'arrive à la répétition en retard. Je pénètre discrètement dans le théâtre et reste debout au fond de la salle pour écouter. On en est au fameux duo. Je tends l'oreille car tout paraît différent : la grandeur de la salle, son écho naturel, la théâtralité de la situation, tout cela donne une dimension imprévue à cette équipe de choristes que je connais pourtant si bien. Fasciné, je découvre combien la dimension « spectacle » peut agrandir les perspectives et modifier notre rapport au réel.

– *Laudamus te, benedicimus te...*

Quand les voix d'Alicia et de Monette s'élèvent par dessus l'orchestre, ma surprise est totale !

– *Adoramus te, glorificamus te...*

Le timbre de Monette rivalise largement avec celui d'Alicia. Pour une raison encore inconnue pour moi, la puissance apparente de la voix d'Alicia quand on est proche d'elle s'évanouit pour ainsi dire dans l'immensité du théâtre face à la couleur ronde de Monette qui prend au contraire tout son relief. Je vois la poitrine replette d'Alicia se soulever au gré de sa respiration avec un mouvement dansant qui attire l'œil. À chaque début de phrase, je devine une tension localisée dans le haut du thorax, dans les côtes et dans la gorge. Pour la première fois, je note l'effort sous-jacent dans cette voix tant admirée jusque-là.

Quant à Monette, silhouette fine et immobile dans la lumière des projecteurs, son chant est expressif, d'une légèreté fluide et musicale qui me ravit et remplit l'espace sans peine. Son immobilité presque hiératique donne littéralement l'impression que la voix s'échappe toute seule de sa gorge pour aller à la rencontre du public. Sa respiration semble transparente même si, parfois, les aigus semblent moins sonores comparés à ceux d'Alicia.

La semaine suivante, le concert est un triomphe. Tout le monde

applaudit la cohésion du chœur, sa force expressive, la qualité de direction du chef et le bon choix du répertoire, avec une mention spéciale pour cette nouvelle soliste invitée qui partage le duo du « Gloria » ! Pour beaucoup, la musicalité de sa voix a éclipsé l'éclat habituel de la titulaire du poste.

Alicia ne pardonnera jamais à Monette de lui avoir volé la vedette. Elle décide, la saison suivante, de ne pas poursuivre son contrat avec l'ensemble vocal et de partir chanter sous d'autres cieux. La place revient naturellement à Monette. Changement malicieux du destin !

Ce jour-là, je comprends que le chant ne doit pas s'encombrer de querelles de clocher. Les désaccords apparents autour de la technique vocale ne sont que les étapes préliminaires d'une compréhension plus globale qui reste à définir. Et au fil des années qui vont suivre, je n'aurai de cesse, dans l'exploration des différentes façons de respirer, de dépasser cette querelle stérile entre les soi-disant « ventriloques » et les soi-disant « poitrinaires ».

Alicia avait un timbre de voix dont la vaillance et la brillance masquaient une dureté générée par des sensations respiratoires déséquilibrées. À trop vouloir contrôler la pression pour obtenir puissance et aigu, elle en venait à privilégier une forte résistance diaphragmatique sur l'expiration. Par ricochet, sur l'inspiration, elle en oubliait la conscience souple du ventre au profit d'une ouverture costale exagérée. La poitrine montait et les muscles du cou se tendaient. Le larynx attaquait ensuite le son dans une gorge serrée. C'est ainsi que l'émission de la voix pouvait devenir, sur la durée d'un concert, parfois stridente et désagréable.

Monette avait un timbre de voix moins éclatant mais son geste respiratoire exprimait la simplicité et le confort. Le seul problème, c'était le déficit d'énergie dans l'aigu. À l'inverse d'Alicia, elle n'utilisait pas la résistance antagoniste de son diaphragme pour une meilleure compression permettant d'atteindre les notes aiguës. Son expiration ventrale arrivait rapidement à terme et elle ne savait que détendre le ventre pour faire place à l'inspiration suivante. Le mouvement était

souple mais court. Son accès à l'aigu était limité malgré une bonne gestion du médium et du grave.

La solution, comme toujours, procède d'un équilibre entre les apparentes contradictions : Monette la « ventriloque » utilisait un mouvement juste dans le grave et le milieu de sa voix. Alicia la « poitrine » savait où trouver l'énergie pour l'aigu.

Je comprends peu à peu, au fil des années, que chaque étape de la voix exige une modification dans le comportement respiratoire. Chaque hauteur de note est un nouvel enjeu dans l'équilibre des forces en présence aussi bien au niveau des poumons, du larynx que des résonateurs eux-mêmes. Le maître-mot de l'efficacité vocale se résume en une règle : savoir adapter à chaque instant la pression de l'air à la hauteur du son de manière à rester dans un confort laryngé maximal.

Il faut des années afin d'automatiser dans son corps cette liberté vocale mais chaque fois que j'y arrive, je remercie Julien d'être venu accorder au bon moment le piano tout neuf de la maison et de m'avoir persuadé de venir chanter dans sa chorale. Grâce à lui, la rencontre avec nos deux soprani a été inéluctable. La mise en place du clan des ventriloques et du clan des poitrinaires aussi. Les Parques tricotaient leur toile et, malgré mon inexpérience, tout cela m'a appris à tisser la trame de ma future compréhension du chant. Je reste reconnaissant au destin d'avoir permis cela... ainsi qu'à Monette et Alicia qui – chacune à leur façon – m'ont ouvert la voie... à ma voix !